

SOCIÉTÉ AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ORPHELINAT PREVOST
à CEMPUIS (Oise).

BULLETIN MENSUEL

SIÈGE SOCIAL :

20, Rue Étienne-Marcel, PARIS

Adresser toutes les Communications concernant le Bulletin au camarade POULLOT, 3, Rue du Général-Blaise, Paris (XI^e).

SOMMAIRE : A propos du *Bulletin*. — Influence des milieux. — L'Évolution humaine. — Des Gouvernements, des Lois. — Amitié fraternelle. — Rêve ambitieux. — Changements d'adresses. — Bibliographie. — Chant du soir.

A propos du « Bulletin. »

Nos camarades du Tonkin, de la Nouvelle-Zélande, dont nous avons reçu des nouvelles ces temps derniers, nous disent le plaisir qu'ils éprouvent à lire notre modeste périodique.

Comment pourrait-il en être autrement ? Le *Bulletin* n'intéresse-t-il pas tout le monde ? Tous les samedis, à nos réunions hebdomadaires, ce sont des réclamations à n'en plus finir quand, par suite d'un retard quelconque, on ne reçoit pas le journal.

Les « je n'ai pas encore reçu le *Bulletin* » se croisent maintenant avec les « voilà deux mois que je ne reçois pas le *Bulletin*. » Deux mois ? parfaitement ! Celui-ci ne paraît plus que tous les deux mois et cela par l'inertie, par la paresse, l'incommensurable fainéantise des camarades. Il faudrait cependant, camarades qui réclamez aussi souvent et aussi..... mal à propos, il faudrait au moins être quelque peu logiques. Ce n'est pourtant pas trop que de vous demander de réfléchir un peu à la situation que vous avez créée et que vous perpétuez. Le travail ne se fait pas seul et le camarade, chargé de cette tâche ne peut vraiment, à moins de s'exposer à des redites fâcheuses et fastidieuses, faire tout seul le journal. Et puis c'est un travail qui demande du temps, ce dont notre camarade Poullot ne dispose pas beaucoup.

Qu'on ne se contente pas d'être lecteur assidu, mais que l'on devienne collaborateur, sans fausse honte, sans peur. Ce n'est par la première fois que je mendie, mais je crois nécessaire, si nous ne voulons pas voir toujours les mêmes signatures figurer aux bas des articles, de faire un appel pressant à la bonne volonté des camarades. Les sujets d'articles ne manquent pas, la diversité des opinions est un champ illimité où l'on peut puiser sans cesse.

Toutes les branches de l'activité humaine peuvent fournir matière à développements : éducation, morale sociale, questions professionnelles, science pure, nouvelles découvertes, beaux-arts, musique, théâtre, littérature, etc..., que sais-je ! Tout ce qui peut avoir un intérêt quelconque a être dit, sera bien accueilli et nous ne demandons pas mieux que de publier les articles de ceux qui viendront nous aider.

Que les jeunes ne restent pas sourds à notre appel, qu'ils nous apportent leur concours, leur habileté, leurs idées, qu'ils les émettent dans notre modeste feuille, sans prétention littéraire, soucieux que nous sommes avant tout de rechercher la vérité, de la faire luire aux yeux de tous.

Ne nous arrêtons pas à cette fausse idée d'incapacité littéraire qui fait reculer beaucoup d'entre nous. Nous ne demandons pas mieux que de les aider et de les corriger en bons camarades. Mais qu'il s'empressent, qu'ils aient un peu de bonne volonté, qu'ils aient confiance en eux. Plus tard, même à ce point de vue « égoïste » — un mot que l'on emploie souvent bien mal — ils ne regretteront de s'être enhardis à écrire. Ce leur sera une joie de plus.

Et nous possédons si peu de joies, nous, les gueux, qu'il importe de ne pas les laisser échapper.

Ce sera en même temps œuvre féconde et les résultats obtenus seront la récompense des efforts faits.

Ch. HOUREUX.

Influence des Milieux.

C'est une vérité, au reste, que l'on commence à reconnaître et qui fait son chemin dans le monde scientifique, l'influence modificatrice des milieux sur les êtres organisés n'est plus combattue que par les vieilles brisques de la science officielle.

Il est reconnu, aujourd'hui, que le sol, le climat, les obstacles ou la facilité de vivre que trouvent les organismes sur un continent ont, sur leur développement, une influence tout aussi grande, sinon plus grande que les autres lois à l'aide desquelles on a voulu — exclusivement — expliquer leur adaptation ou leurs tendances à la variabilité.

Pour l'homme, dont on a voulu faire un être à part, cela fut plus dur à admettre, d'autant plus que, lui aussi, peut transformer le milieu où il évolue.

Mais enfin, on a fini par reconnaître que, semblable aux autres animaux, il subissait les mêmes influences, il évoluait sous la pression des mêmes causes originelles.

Quand il a fallu expliquer son évolution morale d'après les mêmes lois, cela a été encore bien plus difficile, et même ceux qui nient le libre arbitre, qui reconnaissent que l'homme n'agit que sous la pression de faits extérieurs, même ceux-là ne peuvent accepter la loi avec toutes ses conséquences ; c'est-à-dire faire remonter les causes de la criminalité de l'homme à l'organisation sociale tout entière et demander sa transformation.

Les plus hardis, et ils sont rares, admettront bien, en principe, que l'organisation sociale est mauvaise, qu'elle a besoin de réformes, que certaines de ses institutions engendrent des délits ; mais, pour eux, la grande coupable c'est la nature mauvaise de l'homme qui a besoin d'un frein à ses passions, et que la société, toute défectueuse qu'elle soit, peut seule arriver à comprimer.

Certes, nous sommes loin de prétendre que l'homme soit un modèle de perfection ; entre nous, c'est un assez triste animal qui, lorsqu'il n'écrase pas son semblable sous le talon de sa botte, lèche celles de ceux qui l'écrasent lui-même ; mais comme toute, l'homme n'agit pas exclusivement sous l'influence d'instincts mauvais, et ces sentiments d'amour, de charité, de fraternité, de dévouement, exaltés par les poètes, les religions et les moralistes, nous prouvent que s'il agit parfois sous l'impulsion de sentiments mauvais, il a un fonds d'idéal, un besoin de perfection, et c'est ce besoin de perfection que la société comprime, empêche de se développer.

L'homme ne se fait pas tout seul, ni moralement ni physiquement. Comme les autres animaux, dont il n'est qu'un échantillon supérieur, il est le produit d'un concours de circonstances, de combinaisons et d'association de matière. Il a lutté pour se développer, et s'il a contribué pour une bonne part à transformer les milieux où il s'est établi, ceux-ci, en revanche, ont influencé sur les habitudes qu'il a prises, sur la manière de vivre, de penser et d'agir.

L'homme a donc établi la société sous l'empire de son caractère, de ses passions, et il continue d'avoir une influence sur son fonctionnement. Mais il ne faut pas oublier que l'homme a continué d'évoluer depuis l'établissement des sociétés, tandis que celles-ci, depuis qu'elles se sont organisées en groupements nombreux, demeurent toujours basées sur l'autorité et la propriété.

Des changements de détail ont pu être apportés par les révolutions ; le pouvoir et la propriété ont pu changer de mains, passer d'une caste à l'autre, la société, elle, n'a cessé d'être basée sur l'antagonisme des individus, sur la concurrence de leurs intérêts, et de peser de tout son poids sur le développement de leur cerveau.

C'est dans son sein qu'ils viennent au monde, c'est

dans le milieu qu'elle leur offre qu'ils acquièrent leurs premières notions, qu'ils apprennent une foule de préjugés, de mensonges qu'ils n'arrivent à reconnaître faux qu'après bien des siècles de critique et de discussion.

Force est donc de reconnaître que l'influence du milieu social environnant sur l'individu est immense, qu'elle pèse sur lui de tout le poids de ses institutions, de toute la force collective de ses membres et de celle acquise par la durée de son existence ; tandis que l'individu, pour réagir, en est réduit à ses seules forces.

JEAN GRAVE. — *La Société mourante*, page 117.

L'évolution humaine.

..... Ainsi, résumant ce que nous venons d'énoncer, nous constatons que la matière organisée est forcée de se transformer lorsque la matière inorganique qui l'environne voit ses réactions se modifier. Or, nous l'avons dit, la matière cosmique dont l'agglomération constitue un système solaire est un perpétuel changement.

La terre, originairement gazeuse, ensuite solidifiée à sa surface, voit des réactions physico-chimiques se produire sans cesse dans des conditions nouvelles ; aussi ses conditions d'existence se transforment-elles continuellement et ces transformations entraînent-elles des êtres qui, à sa surface, sont doués de sensibilité et de motricité organique.

Le mouvement, nous le savons, est la vie de la matière sous tous ses aspects : inorganiques ou organiques.

Tout se mouvant, tout se transformant sans cesse, les êtres vivants ne peuvent demeurer immuables, constituer des espèces fixes. C'est pourquoi ils se transforment et se succèdent les uns aux autres en une longue, très longue chaîne interrompue d'individus se différenciant graduellement les uns des autres.

D'où le fait que l'on ressemble d'autant moins à un ancêtre que l'on représente un chaînon plus éloigné de cet ancêtre. Il n'est pas étonnant, dès lors, que les espèces animales et végétales actuelles proviennent, par descendance directe, d'animaux et de végétaux ayant eu des formes organiques et un genre de vie absolument différent des leurs.

La vie organique, avons-nous dit, a commencé dans les eaux ; donc tous les organismes actuellement terrestres sont issus d'ancêtres marins.

L'homme, par conséquent, possède, lui aussi, une longue série généalogique constituée par des êtres qui, ayant vécu dans le milieu liquide, furent adaptés à l'existence aquatique.

Cette phase aquatique, étape morphologique primordiale, représente peut-être la plus longue période de notre phylogénie. Car il semble assez probable que les temps durant lesquels la vie commença à se développer dans les immenses océans de l'ère géologique primaire furent d'une durée considérable.

Il fallut évidemment une très longue série de mutations morphologiques pour, du grumeau primordial de protoplasma amorphe, faire un être composé possédant des organes différenciés.

Puis, ce premier et immense progrès réalisé, par combien de formes dépourvues d'un axe central durent passer les précurseurs des chordés ? De tous ces animaux à corps mou, ne possédant pas de parties suscep-

tibles de se fossiliser, la paléontologie ne possède rien ou à peu près rien. Les Invertébrés actuels et l'embryologie fournissent seuls l'indication des grandes lignes de notre progénologie antérieure aux Vertébrés.

On ne connaît encore, d'une façon certaine, les Vertébrés, que dans les terrains supérieurs de la période silurienne. Ce sont des débris des nageoires des Séla-ciens et des écussons de poissons Ganoïdes. Ces restes ne représentent pas évidemment des Vertébrés primitifs.

Et, de fait, bien que l'attribution géologique en soit douteuse, on signale des Ganoïdes dès le silurien moyen au Colorado (États-Unis).

En outre, si archaïques que soient les poissons siluriens connus, leurs formes sont déjà tellement éloignées de celles de précurseurs possibles, parmi les Invertébrés, qu'elles témoignent d'une importante série de Vertébrés primitifs non encore retrouvés. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il faille remonter aux derniers temps précambriens pour trouver les formes zoologiques, établissant le passage entre les Invertébrés et les Vertébrés.

Ce qu'étaient les archaïques Vertébrés qui furent les ancêtres des quadrupèdes terrestres, il ne nous est guère donné encore de le savoir d'une façon précise.

Animaux ichthyomorphes ayant vécu depuis la fin de la période précambrienne jusque vers le milieu des temps dévoniens, ils ont dû subir de nombreuses transformations.

Ce que l'on peut admettre, c'est que probablement ils ne tardèrent guère à se différencier nettement des ancêtres des véritables Poissons.

Ne possédant peut-être, surtout au début, aucune partie ossifiée, ils n'ont point laissé de débris fossiles. Leur corps devait être allongé en forme de fuseau.

Ce ne fut que tardivement que dut s'ébaucher une colonne vertébrale cartilagineuse. La peau était probablement nue ou faiblement écailleuse. Un certain nombre, mais pas tous, parmi les ancêtres des futurs Vertébrés terrestres, devaient avoir des tendances à devenir vivipares.

Tel est, à quelques détails près, tout ce que l'on peut dire de ces lointains et aquatiques aïeux qui semblent avoir commencé à abandonner le séjour des eaux, leur primitive patrie, vers le milieu de la période dévonienne.

PIERRE G. MAHOUDAU. *Revue de l'Ecole d'anthropologie*, janvier 1904.

Des Gouvernements.

Les individus qui gouvernent un pays, remarquait un historien anglais, ont toujours été, dans les circonstances ordinaires, des habitants de ce pays, nourris de littérature, élevés dans ses traditions, imbus de ses préjugés : de tels hommes ne sont tout au plus que des créatures du siècle, ils n'en sont jamais les créateurs... Aucune grande réforme, soit législative, soit exécutive, n'a jamais été dans aucun pays l'œuvre de ceux qui le gouvernent. Les premiers promoteurs de ces mouvements ont été invariablement des penseurs profonds et hardis, qui savent découvrir les abus, les dénoncer et désigner le remède nécessaire. Mais longtemps encore après qu'ils ont rempli cette tâche, les gouvernements, même les mieux éclairés, continuent à donner leur appui aux abus, et à rejeter les remèdes. A la fin, si les circonstances

sont favorables, la force d'impulsion qui vient du dehors prend une telle intensité, que le gouvernement est forcé de céder ; et la réforme, une fois acceptée, on demande au peuple d'admirer la sagesse de ses maîtres.

Des Lois.

Ce que nous disons des gouvernements, s'applique aux lois, qui ne sont pas autre chose que les testaments des gouvernements qui se sont succédé dans le cours des siècles. « En faisant l'analyse, disait un de nos plus célèbres économistes, des bonnes dispositions législatives qui existent dans un pays, nous trouverions que les actions qu'elles commandent ou qu'elles interdisent sont commandées ou interdites par les intérêts, les sentiments ou les habitudes d'une partie plus ou moins considérable de la population. Nous arriverions à un résultat semblable, si nous faisons l'analyse des lois vicieuses ; nous trouverions qu'elles sont l'expression des intérêts, des passions, des préjugés de la partie la plus influente de la société. »

Sans doute, les lois une fois édictées, les gouvernements une fois établis, ont sur la marche de la société une grande influence ; mais cette influence a un caractère essentiellement rétrograde : au lieu d'accélérer la marche en avant, elle tend à la retarder.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Les uns et les autres sont l'expression de la génération qui les a vus naître ; ils représentent alors l'état de la société ; ils sont l'image de la moyenne populaire. Quand, au bout d'un certain temps, les idées ont progressé, il se trouve que les lois et les gouvernements sont demeurés stationnaires : ceux-ci liés par les règles de l'étiquette, celles-là figées dans leurs formules rigides, où l'élasticité est ce qui manque le plus. Il y a lutte entre l'élément conservateur et l'élément novateur, et, les individus croissant à la fois en nombre et en puissance, c'est ce dernier élément qui finit toujours par triompher. La société nouvelle se fait un gouvernement nouveau et des lois nouvelles, destinées à emprisonner dans leur cadre étroit les générations à venir, formes éphémères qui disparaîtront comme celles qui les ont précédées (1).

Amitié fraternelle.

Notre camarade Emma Collier, partie il y a quelques années en Nouvelle-Zélande, et que, par conséquent, nous avons perdue de vue, nous a fait parvenir ces temps derniers une longue lettre, où elle nous exprime les sentiments que lui inspirent les numéros du *Bulletin*. Du reste nous lui laissons la parole :

..... J'en ai donc profité pour lire les quelques numéros de votre *Bulletin* que j'ai reçus par le dernier courrier.

« Dès le premier mon intérêt a été grand ; presque tous les camarades mentionnés me sont connus, et vraiment il est dur de s'apercevoir que l'on n'a plus 16 ans, lorsqu'on lit que G. Guilhot a fini son service militaire, que Victorine Chirol est sortie de l'Orphelinat.

« J'ai donc dévoré les cinq numéros. Je suis bien

(1) PAUL MOUGEOLLE, *Les Problèmes de l'Histoire*, 1 vol. in-8°. Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris (6^e).

fâchée de n'avoir pas été une abonnée plus tôt. M. Robin me disait bien que je devrais écrire à la Société, me mettre en correspondance amicale avec mes anciens camarades; mais le temps manque, on est si absorbé par la vie actuelle, les ennuis de tous les jours. Cette année, plus toutes les autres, me fait aspirer à mon retour en France, et ces journaux ne font qu'en augmenter le désir. »

Puis, avec des détails, notre camarade nous raconte sa vie depuis sa sortie de l'Orphelinat. Elle nous montre tout ce qu'on doit lutter et souffrir dans la vie pour satisfaire à ses premiers besoins, et son départ pour cette terre lointaine qu'est la Nouvelle-Zélande, où la lutte, cependant moins pénible qu'ici, est tout de même dure à soutenir. Enfin elle nous demande si, quand elle reviendra parmi nous, elle sera bien reçue.

Il est inutile de dire, je pense, la réponse que nous lui fîmes. Est-ce que tous ceux qui vont chercher au loin les moyens de vivre ne sont plus nos camarades ? Au contraire : seuls dans les pays étrangers, ils doivent, plus peut-être que ceux que nous coudoyons dans Paris, avoir besoin d'amitiés sincères. Notre camaraderie, notre enfance commune, nos mêmes jeux enfantins, nous font un devoir de répondre à leur appel quand l'occasion se présente, et nous pouvons assurer à notre camarade Emma Collier qu'elle retrouvera parmi nous, à son retour, une solide amitié fraternelle.

G. P.

Rêves ambitieux.

*Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.*

*Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou
[laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau;
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.*

*Je ne veux qu'un arpent pour le mesurer mieux.
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève;*

*Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un
[rêve. »*

JOSÉPHIN SOULARY.

Changements d'adresses.

Sous cette rubrique, nous donnerons dans chaque *Bulletin*, les changements d'adresses des sociétaires. Nous prions les camarades qui auraient des renseignements à faire parvenir à ce sujet, de les adresser au camarade Pouillot, 3, rue du Général-Blaise Paris (11^e).

Voici une première liste :

M. Guilhot, receveur ruraliste, à Pont-Saint-Vincent, près Nancy (Meurthe et-Moselle).

Janicaud (Edouard), 5, rue Montenotte, 5, Paris (17^e).
Janicaud (Georges), 25, rue du Marché, à Levallois-Perret (Seine).

Angèle Dufour, 26, Rue Eugène-Süe, Paris (18^e).

Bibliographie

Le Problème de la population. — MME NELLY-ROUSSEL et SÉBASTIEN FAURE. 1 brochure in-18, prix 0 fr. 15. Ligue de la Régénération humaine, 27, rue de la Duée (20^e).

La Ligue de la Régénération humaine vient de publier cette nouvelle brochure que nous recommandons à ceux soucieux d'étudier la loi primordiale de la population et désireux surtout de connaître un sujet d'une importance capitale pour l'amélioration humaine.

Cet opuscule, en leur mettant sous les yeux les arguments les plus favorables à la thèse malthusienne, leur permettra, s'ils en ont l'intention, d'aborder les ouvrages spéciaux de la Ligue. Écrite dans un style simple, clair et concis, cette brochure d'une haute portée philosophique et morale, demande une grande diffusion. Que ceux qui désirent savoir, se la procurent.

G. P.

Chant du Soir⁽¹⁾

Chœur à quatre voix, par Kreutzer.

1^{er} couplet.

On entend dans la vallée
La voix des cloches du soir,
Et sous la voûte étoilée
L'âme rêve avec espoir.
Quand la tâche est terminée
On est fier de sa journée,
Le sommeil semble plus doux (bis)
Laboureur endormez-vous.
Quand la tâche est terminée
On est fier de sa journée,
Le sommeil semble plus doux (bis)
Laboureurs endormez-vous. (bis)

2^{ème} couplet

Dormez jusques à l'aurore
D'un paisible et doux sommeil,
Que demain vous trouve encore
Debout avec le soleil.
Quand la tâche est terminée
On est fier de sa journée,
Le sommeil semble plus doux (bis)
Laboureurs endormez-vous.
Quand la tâche est terminée
On est fier de sa journée,
Le sommeil semble plus doux (bis)
Laboureurs endormez-vous. (bis)

(1) Ce chœur étant à quatre voix, nous ne pouvons, faute de place, en donner la musique. — N. D. L. R.

Le Gérant : HOUREUX.

Imp^{ie} de l'Orphelinat Prevost, à Cempuis (Oise).